

Vlada Urošević (Macédoine du Nord)

ARGONAUTES

Il y avait de longues disputes sur la qualité du bois,
la hauteur de la clôture autour de la barquette,
la longueur des avirons; plusieurs fois
il fallait recommencer,
les planches n'étaient pas bien séchées,
elles ne s'emboîtaient pas bien, les bords se recourbaient.
La saison propice à la voile
s'approchait déjà, les préparatifs allaient trop lentement,
il y avait des malentendus sur les paiements,
de divers ouï-dire se répandaient quant à l'inutilité de l'entreprise,
les fainéants qui surveillaient la croissance de la coque
faisaient d'innombrables remarques.
Des demandes sans fin affluaient dans les tavernes du port
sur les directions des vents, sur les courants marins,
les données sur les coutumes des peuples côtiers
étaient contradictoires, tout n'était pas clair,
la blancheur des cartes ne se remplissait pas.
Les préparatifs n'avaient pas de fin,
la viande fumée se gâtait,
les outres à eau n'étaient pas bien tannées,
les marchands essayaient de vendre
des marchandises oubliées dans leurs entrepôts.
Il y avait des supercherries, des malentendus,
des mésaventures. Même les prophéties
ne se correspondaient pas.
Ce travail était ennuyeux, trop de gens s'y mêlaient,
chacun donnait son avis.
Tant de petites choses restaient inachevées,
il n'y avait pas de responsabilité, la ferveur initiale déclinait.
Mais le navire jaillit. Et quand la compagnie s'assit,
quand les cordes furent tendus, quand l'arbre gémit,

quand l'écume éclata devant le bec – ils surent :
il y a des moments où tout a finalement sa propre valeur
et quand l'illusion, même la plus folle,
est le seul moyen vers les miracles.

Gavin Bradley (Irlande)

RENTREER À LA MAISON

Lorsque Heaney a volé pour la première fois, il a baissé les yeux et il a vu le patchwork, cousu de légumes nourries par la pluie ; une couette faufilée par sa grand-mère, un souvenir du confort de la maison et un héritage précieux pour ses petits-enfants que même ses enfants garderont pour eux.

Maintenant, en volant vers la maison, les prairies sans neige lui semblent étranges, vu d'en haut elles ressemblent à un amant égaré, qui, surpris au lit d'un autre, il attrape en vain les draps qui glissent, et le navet est nu aux yeux de tous, y compris Dieu.

Par la fenêtre je vois au loin un oiseau blanc ;
je pense qu'il est petit, aussi petit que moi.

« Pourquoi n'y a-t-il pas d'édredon en patchwork ici ? » demande-t-il.

Je connais la réponse.

« Parce que ma grand-mère n'a pas fait ce pays. »

Il hoche la tête et redevient ciel.

Dimitar Bashevski (Macédoine du Nord)

LE CHEMIN

Il est arrivé jusqu'à un certain point, puis s'est arrêté,
comme s'il s'est souvenu de quelque chose. Il a pris le chemin de retour.
Il revenait pensif sur le long chemin. Il fixait
les flaques d'eau sur le chemin,
les trous, puis avec les loqueteux
de ses propres chemise, chaussettes, écharpe, et même
avec son chapeau, il bouchait les trous et
les flaques d'eau.
La nuit tombée, il a été vu assis
sur une pierre, comme un ouvrier épuisé après
un travail futile

Alexis Bernaut (France)

BUVANT AU COUCHANT

Pour Sam Hamill, à l'occasion de son 74^e anniversaire

Ce soir nous sommes encore
saouls et je nous imagine en France
en Dordogne au couchant
Nous buvons un verre de rouge au bord de la rivière
Je te parle d'Augiéras, que tu ne connais pas

Je nous imagine encore, en Bretagne cette fois
où je commence à vivre, où tu ne viendras pas
C'est toujours le couchant, la plage de Montsarrac
et les oies bernaches crient
derrière l'horizon

Et j'imagine encore comme nous buvons trop
tous ces lieux magnifiques où nous ne serons pas
parce que ta santé
ne le permettra pas
que la réalité
ça ne marche pas comme ça

Je nous imagine comme des gosses dans le noir
qui s'inventent des mondes et se disent des histoires
pour ne pas s'endormir
portés aux bords du monde
sur les plumes
de leurs chuchotements

Tandis qu'ils se promettent
de ne jamais vieillir.

Anacortes, 9 mai 2017

Zoran Anchevski (Macédoine du Nord)

MONDE PERDU

Tout d'abord, ils cueillirent l'opulence avec le regard appesantie par la vie dans des champs fertiles.
Les montagnes leur envoyèrent des sourires heureux,
et les prophètes leur prédirent des visions claires.

Puis leurs mains devinrent des faucilles acérées
et andain après andain elles ramassèrent une gerbe mûre
et l'empilèrent sur une aire de battage avec un pieu fort -
de petites danses de joie éclatèrent autour.

Enfin, ils menèrent des guerres de satiété et de malice,
et leurs mains se transformèrent en sabres et en kandjars :
ils se coupaient la tête, s'empalaient l'âme,
méprisaient les larmes, ils anéantirent la compassion fraternelle.

L'amour se dessécha, la haine survînt,
qui comme une terrible infection mit fin à ce monde
où même les montagnes s'effondrèrent dans la honte et l'angoisse,
et les prophètes s'inclinèrent devant la colère de Dieu

et comme des boussoles confuses
ils furent absorbés, affolés, aux quatre coins du monde.

Milutin Đuričković (Serbie)

MOTS INCONNUS

Au fond du ciel
au bout de la langue
tu caches tes rimes.
Ni la brillance épaisse
ni les hivers longs
ne peuvent les aborder.
Les douces plaines
attendent toujours
mon retour.
De temps à autre tu apparais
avec tes mots
inconnus.

Ivan Djeparoski (Macédoine du Nord)

LA POMME AU-DELÀ DU SYSTEME

« Le paradis est un parc où peuvent rester
seulement les animaux, pas les gens. »
G. W. F. Hegel, Philosophie de l'histoire

En enfer,
assis,
avec les ordinateurs portables Apple
sur les genoux,
complètement inattendu,
Hegel aspire
à être Nietzsche,
et Nietzsche, à son tour,
à être Hegel.

Au Purgatoire tous les deux,
totalement en vain,
ont les mêmes soucis.

Et au Paradis
il n'y a même pas de système
ni destruction de système.

Il n'y a qu'Ève qui sort,
avec sa pomme
déjà mordue par Adam.

Besnik Camaj (Kosovo/Suisse)

DANSE DES SOUPIRS

À l'étranger – de la fumée
dans mon pays – du brouillard
L'heure où les chiens mangent des mekitsi
remplis de chocolat
Les misérables
ils ne savent pas que cela les tue
Comme la rosée de la souffrance
le soin pressant
les neurones de l'amour dans le vent
les lèvres gercées
la patience embrasse l'épopée
la chanson écume comme une rivière
Sur le courant
nous voguons sans voiles
de temps en temps
la route se brise
dans une danse de soupirs
Que le diable l'emporte
je change de direction

Slave Gjorgjo Dimoski (Macédoine du Nord)

DANTE REVIENT DE L'ENFER

Dante est un nuage noir. Il couvre la moitié de la planète.
Dante est un torrent tordu. Il inonde la moitié de la planète.
Dante est un rocher. Il s'écrase sur les vagues de la mer.
Dante est un fantôme. Il traîne les ténèbres éternelles.
Dante est l'exhalaison apocalyptique de Jean le Théologien.

Dante revient de l'enfer avec un souffle ardent.
Dante effacera tout en un instant. Dante revient.
Dante arrive. Dante nous embrasse.
Dante nous étreint. Dante nous accable.
Dante nous brûle ! Ô feu ! Ô Jean le Théologien !

Snezhana Stojchevska (Macédoine du Nord)

ESPACE VIDE

Il y a quatre chaises autour de la table à manger.
Nous sommes assis les uns contre les autres
ma mère en face de mon frère,
moi en face de mon père.
Ainsi est la connexion,
la fille au père, le fils à la mère.

Avec le temps, mon frère a déménagé,
mon fils est maintenant assis à sa place.
Parfois ma mère lui dit Vlade,
au lieu de Kalin.
De plus en plus souvent, elle dit juste « mon petit »,
ainsi elle est sûre de ne pas se tromper.

Après que mon père nous ait quittés
chacun de nous mange tout seul, à des moments différents.
Si on s'assoit en même temps, cela fait mal au cœur
le manque qui bée de la chaise vide.

Nous sommes trois, mais le pot
et la mesure du déjeuner sont restés pour quatre.
La nourriture qui reste
le lendemain je la donne aux chats.

Je soulève le couvercle du pot plein de purée
et je le divise inconsciemment en quatre avec la cuillère.
Ma mère voit la croix et se signe
en pensant à un quart de nous,
qui est dans le ciel.

Gonca Özmen (Turquie)

CHAGRIN DU LAC

Si je suis un vieux lac dans les profondeurs
Qui se rétrécit de jour en jour
Longuement tranquillement
J'aurais été achevé

Des racines, donne-moi des racines, donne-moi

Si je m'endors dans une mare infinie
Enterrée sous le corps et la parole
Si je deviens un fardeau pour mon propre cœur
Perdu silencieusement
Au fond – profondément

La voix, donne-moi la voix, donne-moi

Si enchevêtrée dans des nœuds
Je suis fatiguée de dévisager mon écho
Si mon esprit s'en va là où je ne peux pas
Pendant que les oiseaux préparent leur vol

Une branche, donne-moi une branche, donne-moi

Si je suis un long cri
Attendu, attardé, murmuré
Si je commence à disparaître
Laisse-moi couler tel un chanvre

L'âme, donne-moi de l'âme, donne-moi

Si je fonce dans une tristesse noire
Couverte de branches
Si je me mets à sécher
Vidée d'attente

Ta main, donne-moi ta main, donne-moi

Vesna Acevska (Macédoine du Nord)

RÉVÉLATION

Un jour
à la montagne je dirai : « Ô mon ombre »
et à l'eau : « Ô ma lumière ».
La montagne, honteuse, s'abandonnera dans mes yeux,
l'eau, joyeuse, fera des câlins à mes doigts.

Un beau jour
celui qui dort furtivement dans l'ombre
jettera son ombre en moi,
et ce qui coule de mes paumes
rayonnera de l'obscurité des pupilles.

Mais un jour, un jour mémorable,
là où le silence s'éteint
la révélation s'affluera dans les histoires,
remplies de hautes bosses pleines d'espoir
qui éblouissent nos yeux.

Adam Horovitz (Royaume-Uni)

ORPHÉE AUX ENFERS D'INTERNET

Jour après jour nous disparaissions,
l'absence parle d'absence
à travers un voile de cire de la feuille et de la gousse.
Les territoires sont marqués par des battements d'ailes,
on bavarde comme une pie sur les limites de la tendresse,
tandis que nous sommes inondés de livres,
de magazines, de téléchargements, de DVD,
de bagatelles, de gadgets, de tous ces belles
feuilles de figuier achetées pour couvrir la honte.

La maison est creuse,
une grotte qui résonne de certitudes perdues,
où Perséphone cure les graines de grenade
coincées entre ses dents, elle les recrache et jure.
Autour d'elle, les chats hurlent comme des furies
à la chasse aux souris, les morceaux de papier,
la poussière née du silence,
serrés dans les poings de culpabilité.
La déesse nous crie de rester dedans.

Il y a quelque chose de magnifique dans la certitude, si tu peux la digérer,
mais moi je préfère la fusion aléatoire des étoiles,
l'attente dans le noir que les arbres fleurissent,
la perception du tintement métallique de la croissance,
tandis que les renards coupent l'hiver avec leurs langues
et les hiboux tracent des empreintes de souris le sol gelé.
Je marche sur le chemin loin de chez moi,
une chanson d'amour enroulée en position fœtale dans ma paume.
Suis-moi. Je ne regarderai pas en arrière.

Hristo Petreski (Macédoine du Nord)

LETTRE VIDE

Que Dieu n'admette à aucune lettre de l'alphabet d'être toujours vidée
Que le bonheur n'admette à l'écriture d'être complètement vidée
Car le message d'amour sera dans la lettre
De même que la plus grande récompense en argent et la peine de prison.

Quelqu'un envoyait des messagers même sans chevaux rapides
Un autre envoyait des messagers avec tambours à main
Un troisième envoyait des copistes sachant transmettre le message de fond
Un quatrième envoyait des pigeons avec des messages attachés à leurs cous fins.

Mais à qui puis-je envoyer mon message, à quelle heure du jour et de la nuit ?
Sinon pas à elle, pendant que son corps agité dort et rêve de moi
Ou bien quand elle est absente, dans ses pensées, dans les bras d'un autre
Oh paroles bénies, (qu') elles ne voyagent pas plus loin de mes lèvres...!

Željka Avrić (Serbie)

LES FLEUVES COULENT ENCORE

des fleuves sans retour coulent en nous
ses eaux sont noires
ses rives maudites
ils ressemblent à nos consciences
endormis agités
jaillissant entre les brumes
remuant les tumultes
se jetant dans l'oubli

nous attendons aux ponts surélevés
et les fleuves coulent encore

les fleuves des illusions débordent en nous
l'écume des passions

les averses bouillonnent
les vagues sont inondées de larmes
les bassins plongent dans l'indifférence tranquille
les profondeurs menacent silencieusement
les poissons se moquent des hameçons
les noyés s'accrochent à des brins de pailles

nous nous trouvons sur les rives opposées
et les fleuves coulent encore

des fleuves de souvenirs coulent en nous
les jours s'enchaînent se salissant comme des perles
les matins jubilent au réveil
la lune à l'insomnie
nous cherchons un signe secret dans chaque mot
le silence pose des questions
qu'y a-t-il dans la goutte posée sur le rocher
sous le saule dans la mare
nous arrivons et nous partons
et les fleuves coulent encore

Sande Stojchevski (Macédoine du Nord)

CHEMIN

Est-ce que Celui qui est
abuse de son pouvoir ,
ou gratte-t-il l'écorce
le tigre flamboyant

dans les bois de la nuit ?
Les lettres pleuvent d'en haut,
grains semi-éclairés
sur le papier noir,

donc faut-il sur ce terrain
dessiner de doigt un sillon:
Mané, Thécel, Pharès.

Alors souviens-toi, mon fils,
c'était extrêmement difficile
écrire un livre à nouveau.

Roza Bojanova (Bulgarie)

Quand je retrouve le sens
je l'emballerai comme un paquet
et je l'enverrai faire un tour du monde entier (comme le pita de ma grand-mère
faisait le tour de son champ avant qu'elle ne le rompe).
Et j'attendrai qu'il revienne.
Si je le reconnais – c'est bien lui. Peut-être a-t-il grandi,
peut-être s'est-il recroquevillé comme une vieille dame, il peut aussi vouloir
être mon compagnon, ou il peut dire comme un amant qui s'ennuie : Ne
me cherche plus.
Cela n'a pas de sens.

Alors je regarderai autour de moi
et j'embrasserai la première personne dans la rue.
- Tu étais - je lui dirai - le sens de ma vie.
Et je lui ferai peur.
Il pliera sous le poids de cette responsabilité.
Et il me lâchera.

Birgit Kreipe (Allemagne)

fortuna primigenia

je suis partout, tu peux toujours me demander
je suis dans chaque herbe, dans chaque pierre.

toute cette consolation, mon architecte,
toute ma vie je monte des escaliers

que je ne peux pas voir, ni
les sabots, les bottes, le gravier au-dessus de moi, ni

voir les pierres se détacher au-dessus
dans le toit qui s'enfuit, dans la maison sur les marches

où tu restes stupéfait, et dont tu ne connais pas
l'entrée et la sortie

la maison qui grandit avec moi et tombe et monte
– la chaleur, encore, est-ce toujours le soleil

ou est-ce déjà le feu, encore une fois, l'odeur -
je monte, je grandis, lentement, sur les escaliers

qui se dispersent sur les côtés
la nuit tu me vois, ou presque, je suis le vent

qui traverse les couloirs effondrés
je suis l'air, le courant d'air et la folie dans tes chambres

le bord sombre et brillant de la pensée éveillée
et tes rêves brisent ma lente croissance, mon ascension
exceptionnellement haute –

je suis la rosée, le matin sur la prairie profonde
je suis le miel qui coule des olives
je suis le miracle, brûlant, que tu vois.

Resul Shabani (Macédoine du Nord)

TROIS JOURS DE RÉFLEXION AVANT L'AUTOMNE

Pendant que je passe la journée tiède
Au pied du pont d'eau,
Pont aux planches ternies
De folie, de haine, de jalousie,
Pont entouré de lauriers
de gentillesse, de beauté - d'amour,
Sur lequel se pose ton pied splendide
et ta main flotte telle une plume
Tu disperses le brouillard épais
De mon portrait fané.
Mais toi, sirène de vague, fée du lac ;
Toi, jeune femme de lumière et de douleur,
jeune femme de feu;
Que cherches-tu dans ma pauvreté ?
Toi, plus pauvre que la pauvreté ?
Durant que tu plantes une violette
Dans mon âme tourmentée;
Durant que tu portes une vague printanière
Dans mon automne tardif,
Je ne suis même pas capable de te faire un cadeau
Même pas un rêve à rêver
Aucun espoir pour t'en réjouir.
Juste un bouquet de rayons
Qui ne se dévoilent ni à la lumière
Ni se lèvent après la nuit;
Juste une bougie allumée pour la Sainte Marie
Que son bon œil veille sur toi
Du mauvais œil de la jalousie.

Chema Paz Gago (Espagne)

IX.

J'ai trouvé
au fond de tes yeux
la lueur la plus noire,
la profondeur dans tes mots.

Tu as souri, tu as parlé
dans une langue étrange,
tu m'as attiré
vers les profondeurs
de ton corps resplendissant.

J'étais séduit
différemment
par ta beauté mystérieuse,
elle m'invitait à un voyage inattendu
à travers tes yeux,
la nuit et ta peau.

J'ai pénétré
dans ton cœur,
il m'a enveloppé
avec sa clarté limpide.

J'ai plongé dans ton sang,
je l'embrassais,
puis toute la peau de ton âme,
tes yeux et tes paroles.

Nikolina Andova Shopova (Macédoine du Nord)

JE VOYAGE

Je voyage, et la plupart du temps
je change de rôle, je me dis
qu'est-ce que ça ferait d'être la femme assise en face de moi
avec une broche en filigrane sur le chemisier
comment vivrais-je, où irais-je
à qui reviendrais-je
Ou si j'étais cet homme endormi avec des chaussures boueuses
et un peigne dans la poche de son vieux manteau
Ou vivre dans la maison délabrée aux fenêtres carbonisées
que nous venons de passer
ou dans celle du bas, avec des pétunias sur le balcon
avec le houx coupé et la vide balançoire de porche
Ou si j'étais le tournesol tendu dans le champ
qui nous accueille avec une légère pluie sur les fenêtres
ou le chien errant qui aboie après le bus
et qui sait pourquoi il le regarde tristement
Et toujours après de tels voyages je reviens avec des vies multipliées
nouées dans un chapelet de laine
et je ne sais jamais quelle vie est la première et laquelle est la dernière
où est-ce que je commence et où commence l'autre

Pavle Goranović (Monténégro)

MANUSCRITS PERDUS

Je ne cache pas : j'écris des inexactitudes,
Des lignes trompeuses.
L'action se poursuit de texte en texte.
Or certains vers peuvent révéler
une mesure troublante de vérité.
Récemment, à la recherche des textes entièrement
différents, parmi les rares manuscrits
j'ai retrouvé les mots suivants :
Les villes les plus importantes sont celles
qui sont déjà enterrées -
cela ne vaut pas la peine d'en construire de nouvelles.
Les meilleures langues sont celles qui sont déjà mortes –
cela ne vaut pas la peine d'en inventer de meilleures.
Les écoles les plus respectées étaient situées
dans des jardins aujourd'hui délaissés.
Les manuscrits les plus intéressants sont perdus...
Ils valent la peine d'être découverts. Pour nous, les membres
survivants de la bibliothèque de Babylone.

Nikola Madjirov (Macédoine du Nord)

UN SIMPLE CRÉPUSCULE ESTIVAL

1.

Voici à quoi ressemble le crépuscule estival :
la femme adultère sort sur le balcon
dans une chemise de nuit de soie qui laisse passer
le scintillement des étoiles, une branche tombe du bec de
l'oiseau qui s'endort avant de construire sa maison,
un soldat abaisse le drapeau national
avec une lettre de sa mère dans la poche et
les tests atomiques dans les entrailles de la terre
ressuscitent secrètement les morts. En ce moment, quelqu'un
interprète tranquillement les incertitudes byzantines,
un autre refait l'exode des guerres
balkaniques et civiles au nom des vérités
universelles. Dans les cours des usines
dorment les statues des participants des
révolutions annulées, sur les fosses
collectives, les fleurs en plastique perdent
la couleur, et les naturelles la forme,
et cette tranquillité des morts
de laquelle nous nous sommes écartés
ce n'est pas la nôtre.

2.

Dans le village aux trois fenêtres éclairées
une diseuse de bonne aventure ne prédit que
des guérisons, pas de maladies.
Les vagues jettent des bouteilles
qui peuvent avaler toute une mer,
la flèche du panneau de direction obligatoire
pointe vers Dieu,
le pêcheur arrache un morceau du ciel
en jetant l'hameçon dans la rivière,
un pauvre enfant cherche la Petite Ourse
et la planète dont il voudrait provenir,

à la porte d'un tueur avec un alibi
une plume essaie de s'envoler.
Voici à quoi ressemble le simple crépuscule estival.
La ville brûle dans le rouge de la lune
et l'escalier de secours semble conduire
au paradis, même quand tout
le
monde
les
descend.